



AgEcon SEARCH

RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Problèmes d'adaptation des jeunes rurales à la vie urbaine et à la modernité

Madeleine Alix

Citer ce document / Cite this document :

Alix Madeleine. Problèmes d'adaptation des jeunes rurales à la vie urbaine et à la modernité. In: Économie rurale. N°104, 1974. pp. 41-44;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1974.2306>

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1974_num_104_1_2306

Fichier pdf généré le 08/05/2018

Résumé

L'auteur, directrice d'un foyer de jeunes travailleuses à Tours, a été frappée par les nombreuses inadaptations des jeunes rurales à la vie urbaine et à la modernité. Ces jeunes qui, comme tant d'autres, ne trouvaient pas d'emploi chez elles, sont venues en ville pour y gagner leur vie ou pour se préparer à un travail urbain. Beaucoup le regrettaient profondément, telle cette apprentie de dix-huit ans : « Je reste à Tours parce que le travail m'y oblige ; mais je n'aime pas la ville » ; ou cette aide soignante de vingt-quatre ans : « je suis à Tours parce que je n'ai pas trouvé de travail à Loches. C'est plus près de chez moi et c'est une plus petite ville. On y est moins perdu, il y a moins d'anonymat ». Pourtant, des jeunes se déclarent adaptés. Elles ont trouvé dans leur famille, dans leur milieu d'origine, la sécurité intérieure qui, par la suite, leur permet de faire face aux transformations de leur vie. « C'est souvent dans les fermes modernes, chez les femmes qui ont progressivement modifié le cadre de l'existence familiale, que l'on rencontre une vision modifiée de l'avenir des enfants ». Ceux-ci ont le maximum de chances de s'adapter.

Abstract

The problems posed by the adaptation of girls from country areas to modern life in town - The writer, who runs a hostel for young working girls in Tours, has been struck by the lack of adaptation of girls from the country to town life. These girls, like so many others, could not find work at home and came to Tours to earn their living or to learn an urban occupation. A great many deeply regret the move, like this eighteen-year-old apprentice : « I stay in Tours because of my job ; but I don't like town life ». Or this twenty-four year-old hospital worker : « I'm in Tours because I couldn't find a job in Loches. But I would rather have worked in Loches. It's nearer home and it's a small town. You're not lost and it's less anonymous ».

Yet the girls say they have adapted to town life. They have an inner security in their families and in their original environment, which later enables them to face the changes in their lives.

« It is often in modern farms, among women who have gradually changed family life that one finds a modified idea of the children's future ». These are the children who have the most chance of adapting.

LES PROBLÈMES D'ADAPTATION DES JEUNES RURALES A LA VIE URBAINE ET A LA MODERNITÉ

par Madeleine ALIX

L'auteur, directrice d'un foyer de jeunes travailleuses à Tours, a été frappée par les nombreuses inadaptations des jeunes rurales à la vie urbaine et à la modernité. Ces jeunes qui, comme tant d'autres, ne trouvaient pas d'emploi chez elles, sont venues en ville pour y gagner leur vie ou pour se préparer à un travail urbain. Beaucoup le regrettaient profondément, telle cette apprentie de dix-huit ans : « Je reste à Tours parce que le travail m'y oblige ; mais je n'aime pas la ville » ; ou cette aide soignante de vingt-quatre ans : « je suis à Tours parce que je n'ai pas trouvé de travail à Loches. C'est plus près de chez moi et c'est une plus petite ville. On y est moins perdu, il y a moins d'anonymat ».

Pourtant, des jeunes se déclarent adaptés. Elles ont trouvé dans leur famille, dans leur milieu d'origine, la sécurité intérieure qui, par la suite, leur permet de faire face aux transformations de leur vie.

« C'est souvent dans les fermes modernes, chez les femmes qui ont progressivement modifié le cadre de l'existence familiale, que l'on rencontre une vision modifiée de l'avenir des enfants ». Ceux-ci ont le maximum de chances de s'adapter.

THE PROBLEMS POSED BY THE ADAPTATION OF GIRLS FROM COUNTRY AREAS TO MODERN LIFE IN TOWN

The writer, who runs a hostel for young working girls in Tours, has been struck by the lack of adaptation of girls from the country to town life. These girls, like so many others, could not find work at home and came to Tours to earn their living or to learn an urban occupation. A great many deeply regret the move, like this eighteen-year-old apprentice : « I stay in Tours because of my job ; but I don't like town life ». Or this twenty-four year-old hospital worker : « I'm in Tours because I couldn't find a job in Loches. But I would rather have worked in Loches. It's nearer home and it's a small town. You're not lost and it's less anonymous ».

Yet the girls say they have adapted to town life. They have an inner security in their families and in their original environment, which later enables them to face the changes in their lives.

« It is often in modern farms, among women who have gradually changed family life that one finds a modified idea of the children's future ». These are the children who have the most chance of adapting.

INTRODUCTION

Il y a quelque chose d'inhumain dans une transplantation trop rapide. Dans le contexte actuel de mutations, les ruraux se trouvent particulièrement touchés : tous, en effet, sont affrontés au changement. Toutefois certains d'entre eux s'y adaptent mieux que d'autres. Les leçons du passage du rural à l'urbain ne peuvent-elles pas s'appliquer également aux mutations qui existent à l'intérieur du monde rural ?

Désirant aider les jeunes rurales que je côtoyais à trouver en elles la confiance qui leur permettrait de s'adapter à la société moderne, j'ai cherché à approfondir les raisons des réussites et des échecs de leur adaptation urbaine.

Qu'entend-on par adaptation à la modernité, sinon tout simplement l'adaptation aux changements permanents ? Dans le contexte d'une transplantation, à partir de quel moment peut-on parler d'adaptation ? Les ruraux sont adaptés à la ville dans la mesure où ils sont capables d'appartenir durablement au groupe urbain. Ils sont donc adaptés lorsqu'ils peuvent se maintenir à leur travail, profiter des loisirs urbains, établir des relations diverses et, le cas échéant, s'ouvrir à des dimensions collectives.

En fait, cette adaptation à la vie urbaine se réalise rarement d'emblée. Elle s'étale dans le temps ; elle donne fréquemment lieu à des périodes de crises ; elle reste souvent partielle, recouvrant seulement certains aspects du nouveau genre de vie.

UN CADRE RIGOREUSEMENT DELIMITE

L'enquête menée porte sur l'adaptation des jeunes rurales à la vie urbaine et à la modernité. Elle concerne une tranche de population précise : les jeunes rurales de la région tourangelle, venues à Tours pour exercer une activité professionnelle ou pour poursuivre des études les conduisant à un métier. Cette expérience est donc limitée et gagnerait à être complétée, voire modifiée par de nouvelles observations.

METHODOLOGIE

314 entretiens semi-directifs, constitués par des questions ouvertes relatives à l'histoire familiale, professionnelle, à la vie urbaine, aux aspirations et aux projets d'avenir de ces jeunes, m'ont permis de mieux cerner ces problèmes. Les entretiens duraient au moins une heure et étaient enregistrés au magnétophone ; les

jeunes pouvaient s'exprimer plus longuement, si elles le voulaient ; elles avaient aussi la liberté de ne pas répondre à toutes les questions.

Tous ces entretiens ont été codés, puis soumis à un ordinateur qui a calculé les pourcentages de mêmes réponses pour une question donnée en fonction de quelques critères spécifiques. Malgré sa longueur, la méthode est intéressante ; elle permet, en effet, d'établir des profils de polarité à partir des résultats significatifs. Grâce à elle, j'ai pu comparer les profils des jeunes rurales selon **leur âge** : 16-19 ans, 19-21 ans, 21-25 ans ; selon **leur niveau scolaire** : certificat d'études primaires, brevet d'études du premier cycle, baccalauréat ; selon **leur passé ou non en internat** ; selon **la durée de leur séjour urbain** : moins de 6 mois, de 6 à 18 mois, de 18 mois à 3 ans, plus de 3 ans ; selon **l'ouverture et le niveau socio-culturel des familles** : familles à réseau relationnel étroit, familles à réseau relationnel moyen, familles ouvertes à toutes sortes de relations ; selon **le lieu de leur habitat familial** : village éloigné de Tours, gros bourg, village proche de Tours.

Devant ces jeunes rurales, je me posais surtout deux questions : — pourquoi sont-elles si facilement traumatisées en ville ? — pourquoi sont-elles si souvent incapables de s'ouvrir aux dimensions collectives et d'apporter aux citadins une partie de leurs valeurs ?

REACTIONS DES JEUNES RURALES EN CONTACT AVEC LE CADRE URBAIN

Au cours de cette enquête tourangelle, les jeunes rurales transplantées en ville ont souvent manifesté leurs déceptions tant en ce qui concerne leur vie professionnelle que leur vie relationnelle.

LES DECEPTIONS DEVANT LA VIE PROFESSIONNELLE

Un travail ennuyeux, contraignant, sans avenir

Que trouvent-elles au niveau du travail urbain ? Pour celles qui n'ont pas de formation professionnelle, essentiellement :

— **un travail subalterne**, instable et peu intéressant. « Dans l'usine où je travaille actuellement, je fais toute la journée la même chose selon un rendement » (ouvrière, 21 ans) ;

— **un travail contraignant à cause du bruit et de la présence permanente des autres**. « Les cadences du début et le bruit m'ont paru très durs. Ça me fatigue beaucoup d'être toujours avec les autres et dans le bruit. Je n'arrive pas à supporter ce qui est collectif » (ouvrière en maroquinerie, 17 ans). « Je ne me sens pas libre à Tours, parce que, dans mon travail, il y a trop de bruit et trop de monde » (perforatrice dans une banque, 18 ans) ;

— **un travail sans avenir**. « Dans mon travail, il n'y a pas de possibilité de promotion : rien n'est prévu pour cela » (aide de laboratoire, 19 ans) ;

— **et souvent, une atmosphère décevante à cause de ses nombreuses rivalités**. « Je ne m'attendais pas à trouver autant de rivalités dans mon travail ; je suis très déçue » (auxiliaire puéricultrice, 21 ans).

Un manque fréquent de conscience professionnelle

Par ailleurs, elles s'indignent à juste titre devant certains manques de conscience professionnelle. « Quand un malade sonnait dans le service, les autres me disaient : ne t'inquiète pas, il attendra bien une minute. Cela m'a énormément choquée. De même, j'ai été très choquée par la façon dont les employées parlaient aux malades » (aide soignante à l'hôpital, 22 ans). « Il est fréquent, dit une autre auxiliaire de service à l'hôpital (de 21 ans), que mes collègues fassent seulement une

partie de leur travail et qu'elles laissent le reste pour le lendemain ou pour les voisins. Je ne comprends pas qu'on ne fasse pas son travail correctement et totalement. A la campagne, on fait son travail jusqu'au bout. On ne peut rien escamoter ».

Devant ces déficiences du milieu urbain, les jeunes rurales adoptent deux types de réactions :

— elles s'acharnent au travail. « J'ai travaillé alors que j'avais la grippe. Je n'ai pas trouvé cela drôle, mais je n'ai pas pensé qu'il pouvait en être autrement » (auxiliaire de service à l'hôpital, 22 ans) ;

— ou elles subissent passivement les situations dans lesquelles elles se trouvent. Dans le milieu rural, elles ont acquis un certain sens des responsabilités dont elles sentent que le monde urbain pourrait avoir besoin, mais elles se taisent comme si elles se croyaient incapables d'y apporter quelque chose de positif. Elles sont, en effet, rarement syndiquées et elles s'ouvrent peu aux actions collectives. « A la clinique, nous ne pouvons rien dire devant le manque de conscience professionnelle des autres employées... Ces employées nous écrasent tout de suite. Elles disent que nous faisons trop de travail et que c'est contraire à la politique des syndicats... Je n'éprouve pas le besoin d'une action collective. Toutes les discussions des syndicats ne mènent pas à grand-chose » (aide soignante d'une clinique, 24 ans).

LES DECEPTIONS CAUSEES PAR LES RELATIONS HUMAINES

Que trouvent ces jeunes au niveau de la vie sociale urbaine ?

L'anonymat

— **Un anonymat** qui les blesse profondément, qu'elles jugent tour à tour comme une manifestation hostile, « à Tours où je ne connais personne, il me semble que tout le monde est contre moi » (ouvrière d'usine, 17 ans), ou comme une forme d'indifférence : « en ville, je n'imaginai pas qu'on puisse se sentir si perdu, qu'on se fasse si difficilement des camarades » (élève infirmière, 21 ans).

— **Un manque de considération** fréquent, que ce soit dans leur voisinage ou dans leur vie de travail : « c'est épouvantable d'être dans une grande ville. On se sent délaissé » (élève sage-femme, 20 ans). « Les Tourangelles sont fières. Elles ne nous disent pas bonjour dans la rue. Elles ne nous parlent pas à l'usine. Elles se croient parvenues à un niveau supérieur de l'échelle sociale parce qu'elles habitent en ville » (ouvrière, 18 ans).

— **Des gens qui mangent près d'elles sans leur parler** : « je ne peux pas supporter d'être à table pendant tout un repas avec des gens qui ne se parlent pas. Pour moi, le repas, c'est le lieu, le moment où tout le monde parle... Ce qui me choque, c'est toute cette masse de gens que je rencontre et que je ne connais pas » (élève assistante sociale, 20 ans).

Ces jeunes voient aussi des commerçants qui ne les conseillent pas dans leurs achats : « Dans les magasins, les marchands ne me connaissent pas. Ils ne peuvent donc me conseiller et cela me gêne » (employée de maison, 18 ans). « Je vais rarement dans les grands magasins ; on achète, ils encaissent. Peu importe ce qui se passe après. Il n'y a aucune relation humaine » (aide soignante, 24 ans). Elles rencontrent des gens qui se pressent sans cesse et qui ne s'arrêtent pas pour parler ou même simplement pour échanger quelques mots. « A Tours, on ne se parle pas. Même les voisins de palier ne se disent pas bonjour. Cela m'a été très dur au début » (élève infirmière, 21 ans).

Elles sont à la fois déçues par cet anonymat et handicapées par leur timidité. « Les gens de la ville ne sont pas timides. J'ai toujours pensé que je n'arriverai jamais à une telle facilité » (aide soignante, 21 ans). Aussi, se ferment-elles facilement à toutes relations urbaines nouvelles et préfèrent-elles s'orienter uniquement vers les relations rurales, ce qui, lorsqu'elles sont en ville, risque d'augmenter encore leurs sentiments

d'isolement et de marginalité. « Mes camarades de Tours sont toutes d'origine rurale. Elles ont les mêmes problèmes que moi, alors que les citadines ont une mentalité différente : elles aiment mieux les loisirs. Elles y sont habituées. Elles acceptent mieux d'être seules pendant les loisirs. La famille compte moins pour elles » (élève d'une école de laboratoire, 19 ans). « Comme je me sens plus à l'aise avec les filles de chez moi, je n'ai pas cherché à me faire de camarades à Tours » (employée de laboratoire, 19 ans).

Des citadins qui leur paraissent superficiels

Les citadins leur semblent souvent superficiels : « A la campagne, on a les vêtements du dimanche, qu'on ne porte que le dimanche ou pour les fêtes, et les vêtements de tous les jours. On a seulement une ou deux robes et on ne s'intéresse guère à leur façon... Je ris des femmes qui ne veulent porter que des vêtements ou des sacs signés. A quoi tout cela sert-il ? un sac reste toujours un sac et un gilet, un gilet » (élève infirmière, 20 ans). « Je trouve ridicule que des citadines s'habillent avec des manteaux de vison : elles veulent faire « riche » (aide soignante, 24 ans). « Il vaut mieux s'acheter un livre que trois ou quatre jupes » (secrétaire, 20 ans).

Des citadins qui les scandalisent par leurs nombreux gaspillages

Ils les scandalisent aussi par leur luxe et leurs nombreux gaspillages. « Quand je suis arrivée à Tours, j'ai été émerveillée par les gâteaux des pâtisseries, car j'en mangeais très peu chez moi » (élève infirmière, 19 ans). « Ce qui m'a le plus choquée à Tours, c'est de voir du pain dans les poubelles. Chez nous, le pain est sacré... En ville, il y a beaucoup de gaspillages d'argent » (élève puéricultrice, 21 ans).

PEDAGOGIE DE LA PREPARATION AUX CHANGEMENTS

D'une façon générale, les difficultés d'adaptation des jeunes rurales sont plus fréquentes lorsque celles-ci n'ont pas été préparées aux changements dans le milieu rural, et que le passage a été rapide entre la ville et la campagne. Sans vouloir dégager une pédagogie méthodique de l'adaptation, il est intéressant de constater cependant certains éléments favorables à l'adaptation.

UNE INSTRUCTION PLUS ELEVEE OU UNE FORMATION PROFESSIONNELLE

Les manifestations d'inadaptation sont plus rares chez les jeunes qui bénéficient d'une instruction plus élevée ou chez celles qui ont été préparées à l'avance à leur métier. « Les études constituent un bagage qui permet de mieux s'adapter à la vie changeante. C'est pour cela que je tenais tellement à en faire » (élève assistante sociale, 20 ans). Ces jeunes ont, en effet,

besoin d'une certaine réussite professionnelle pour être capables de s'ouvrir au monde qui les entoure. « Ce qui m'a aidée dans mon adaptation à la vie urbaine, c'est la réussite au bureau, c'est la confiance faite dans mon travail » (sténo-dactylo, 19 ans). « Tout va mieux depuis que mon travail réussit » (vendeuse, 18 ans).

DES FAMILLES OUVERTES A TOUTES SORTES DE RELATIONS

Il en est de même chez celles qui ont vécu dans des familles ouvertes à toutes sortes de relations. « L'ouverture de mes parents m'a beaucoup aidée. Ils connaissent un très grand nombre de gens et les différents contacts qu'ils ont les rendent encore plus sociables. A cause d'eux, je suis devenue très sociable » (élève infirmière, 20 ans).

DES FAMILLES POSSEDANT UN CERTAIN NIVEAU CULTUREL

La situation est semblable pour celles qui ont vécu dans des familles possédant un certain niveau culturel. « Chez mes parents, j'ai reçu, ainsi que mes frères et sœurs, une éducation artistique. Très jeunes, nous avons toujours eu la possibilité de nous cultiver sur le plan artistique, d'avoir beaucoup de loisirs. Tout cela m'a énormément aidée et m'a permis de me sentir à l'aise dans la vie moderne » (élève assistante sociale, 21 ans).

Inversement, celles qui n'ont pas bénéficié de ces avantages sont conscientes de ce qui leur manque. « C'est toute une culture générale qui me manque. Mes parents ne sont pas assez sortis pour la vie courante actuelle. Je m'en rends compte, même au niveau des simples conversations avec des camarades. Je n'ai pas voyagé » (élève infirmière, 19 ans).

DES FAMILLES QUI EXERCENT QUELQUES RESPONSABILITES

Même situation pour celles dont les familles exercent quelques responsabilités sur les plans syndical, municipal ou chrétien. « Mes parents exercent de nombreuses fonctions. J'ai envie de connaître beaucoup de gens, de faire beaucoup de choses comme eux » (élève orthophoniste, 21 ans). « Mon père est délégué syndical agricole. De ce fait, les problèmes syndicaux sont devenus très importants pour moi. C'est pourquoi, lorsque je suis à Tours, je suscite des discussions à ce sujet » (élève assistante sociale, 21 ans).

DES AMITIÉS QUI, EN VILLE, LES ONT EPAULÉES

Les difficultés d'adaptation peuvent enfin être atténuées par l'amitié d'anciennes rurales qui ont surmonté des difficultés analogues. L'influence d'une amie peut, en effet, aider telle jeune rurale nouvellement arrivée en ville à devenir plus coquette, à participer à tel loisir, à s'intéresser éventuellement aux problèmes politiques et syndicaux. Ces amitiés, qui sont de véritables prises en charge, constituent alors d'importants canaux d'intégration urbaine. « Mon amie m'a pilotée à Tours dès mon arrivée. Même encore, elle m'invite le soir chez elle et nous allons ensemble au cinéma. Que serais-je devenue sans elle ? » (employée de bureau, 21 ans). « Je partage une chambre avec une camarade d'enfance. Nous allons au cinéma ensemble. Ensemble, nous recevons beaucoup de camarades. Nous discutons avec eux des problèmes politiques, syndicaux » (élève infirmière, 20 ans).

Ces amitiés jouent d'ailleurs un si grand rôle pour les jeunes rurales que, lorsque ces dernières en sont privées, elles repartent chaque semaine dans leur famille. « J'avais une camarade dans le même magasin que moi. Depuis qu'elle est partie, rien ne va plus » (vendeuse, 18 ans). Dans ces situations de solitude intense, les dimanches tourangeaux paraissent intolé-

rables. « A Tours, je n'ai aucune envie de sortir parce que je n'ai pas de camarade. Je ne suis jamais allée au cinéma. Je ne vais jamais dans les grands magasins. Je ne pourrais jamais rester à Tours pour un week-end : c'est impossible » (employée de bureau, 18 ans). « En quittant Tours, chaque semaine, j'aspire à retrouver des présences connues chez moi » (aide comptable, 19 ans).

CONCLUSION

Pour compléter ces observations, je voudrais rapporter quelques réflexions de jeunes rurales conscientes de leur propre valeur et heureuses de leur origine. « Je me suis bien adaptée en ville, car ma famille m'a donné une éducation très moderne. Mes parents s'intéressent à tout et sont au courant de tout. Le calme de la campagne permet de réfléchir, de prendre du recul par rapport aux événements du monde, à tout ce qu'on lit dans les journaux. C'est pour cela que je suis heureuse d'être rurale » (élève assistante sociale, 21 ans). « Malgré leur petite position, mes parents qui sont ouvriers agricoles ont beaucoup de relations. Ils savent très bien recevoir. Quand des gens de l'extérieur arrivent dans mon village, qu'il s'agisse des nouveaux instituteurs ou de qui que ce soit, ils les accueillent très vite. De cette façon, j'ai connu chez moi beaucoup de gens venant de la ville. Grâce à ces relations, j'ai été habituée très tôt à ne pas toujours être avec mes parents. C'est sans doute pour cette raison que je n'ai pas senti de coupure en arrivant à Tours et que je suis à l'aise en ville. J'aime toujours beaucoup la campagne et je suis fière d'être rurale » (élève assistante sociale, 19 ans). « Je ne me sens pas déphasée en ville. Si mes camarades me disent : tu es de la campagne, je ne réponds pas. Elles ne savent pas ce que cela signifie... J'aime la campagne et je ne veux surtout pas l'oublier. Je ne veux pas délaisser ceux qui restent » (auxiliaire puéricultrice, 21 ans).

Il semble donc que ces jeunes aient pu faire face aux transformations qui les attendaient grâce à la sécurité intérieure qu'elles avaient puisée dans leur famille et leur milieu d'origine. C'est pourquoi, malgré les limites de mon expérience, j'ose affirmer que l'apprentissage de cette sécurité intérieure constitue l'élément fondamental de la pédagogie de l'adaptation.

Vu l'importance des habitudes acquises au cours de l'enfance, peut-être serait-il bon de rappeler ce que Marie Moscovici disait à propos des femmes rurales. « A partir de l'apparition de certains comportements novateurs, le désir de nouveauté se généralise à d'autres domaines. C'est souvent dans les fermes modernes, chez les femmes qui ont progressivement modifié le cadre de l'existence familiale, que l'on rencontre une vision modifiée de l'avenir des enfants » (1).

(1) MOSCOVICI (Marie). — « Le changement social en milieu rural et le rôle des femmes », in *Revue française de sociologie*, I, Paris, 1960, p. 318.